

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

3

Arturo Pérez-Reverte

LE SOLEIL
DE BRED A

R O M A N

*Traduit de l'espagnol
par Jean-Pierre Quijano*

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

Les poèmes ont été traduits par Albert Bensoussan

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

El Sol de Breda

ÉDITEUR ORIGINAL

Alfaguara

ISBN original : 84-204-8312-5

© Arturo Pérez-Reverte, 1998

ISBN 978-2-0211-2520-7

(ISBN 2-02-037296-7, 1^{re} publication)

(ISBN 2-02-041395-7, 1^{re} publication poche)

© Éditions du Seuil, mai 1999, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

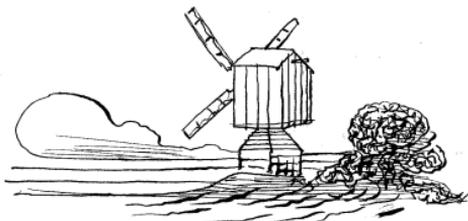
Extrait de la publication

À JEAN SCHALEKAMP,
*maudit hérétique,
traducteur et ami*

*Passe une troupe de soldats bourrus :
l'arme à l'épaule, revêches, barbus,
derrière leur chef ils sont sur la sente.*

*Capitaine espagnol qui fus en Flandres,
au Mexique, en Italie, dans les Andes,
quels rêves de gloire encor t'alimentent ?*

C.S. DEL RÍO,
La Esfera



I

LE COUP DE MAIN

Bigre, que l'air est humide au bord des canaux hollandais par les petits matins d'automne. Quelque part au-dessus du rideau de brouillard qui voilait la digue, un soleil diffus éclairait à peine les silhouettes qui avançaient sur le chemin de la ville, prête à ouvrir ses portes pour le marché. Astre invisible, froid, calviniste et hérétique, indigne de son nom, qui jetait une lumière sale et grise dans laquelle se déplaçaient chars à bœufs, paysans avec leurs paniers de légumes, femmes en coiffes blanches, chargées de fromages et de cruches de lait.

J'avais lentement dans la brume, ma besace à l'épaule, les dents serrées pour les empêcher de

jouer des castagnettes avec ce froid. Je jetai un coup d'œil au terre-plein de la digue où le brouillard se confondait avec l'eau, mais je ne vis que les ombres floues des joncs, de l'herbe et des arbres. A dire vrai, il me sembla un instant distinguer un terne reflet métallique, comme aurait pu en jeter un morion, une cuirasse ou peut-être une lame d'acier. Mais l'haleine humide qui montait du canal l'engloutit presque aussitôt. La jeune fille qui marchait à côté de moi dut sans doute le voir elle aussi, car elle me lança un regard inquiet derrière les plis de son voile. Puis elle regarda les sentinelles hollandaises que l'on apercevait déjà, avec leurs plastrons, leurs casques et leurs hallebardes, devant la porte extérieure de la muraille, gris foncé dans ce gris qui enveloppait tout, devant le pont-levis.

La ville, un gros bourg, s'appelait Oudkerk. Elle se trouvait au confluent du canal Ooster, de la Merck et du delta de la Meuse, que les Flamands appellent Maas. Son importance était avant tout militaire, car elle commandait l'accès au canal par où les rebelles hérétiques envoyaient des secours à leurs compatriotes assiégés de Breda, distante de trois lieues. Une milice bourgeoise et deux compagnies régulières, dont une anglaise, y tenaient garnison. Les fortifications étaient solides et il aurait été impossible de prendre par la force la grande porte, protégée qu'elle était par un bastion, un fossé et un

pont-levis. C'est pour cette raison que j'étais là, de si bon matin.

Je suppose que vous m'aurez reconnu. Je m'appelle Iñigo Balboa. A l'époque de cette histoire, j'avais quatorze ans bien comptés. Sans être présomptueux, j'oserai dire que, s'il n'est chasse que de vieux loup, j'avais malgré mon jeune âge chassé plus que d'aucuns. Après les dangereuses aventures qui avaient eu pour scène le Madrid de notre roi Don Philippe IV, au cours desquelles j'avais dû jouer de la dague et du pistolet, sans oublier celle où je faillis bien terminer mes jours sur le bûcher, mon maître, le capitaine Alatrisme, et moi-même avons passé les douze derniers mois dans l'armée des Flandres. Le vieux Tercio de Carthagène s'était rendu par mer jusqu'à Gênes, puis il était remonté par Milan et ce qu'on appelait le chemin des Espagnols jusqu'à la région où les provinces rebelles nous faisaient la guerre. L'époque n'était plus celle des grands capitaines, des assauts massifs et des riches butins. La guerre était devenue une sorte de longue et ennuyeuse partie d'échecs durant laquelle les places fortes assiégées changeaient sans cesse de mains. Le courage y comptait souvent moins que la patience.

J'en étais donc là ce petit matin, perdu dans le brouillard, avançant d'un pas décidé vers les sentinelles hollandaises et la porte d'Oudkerk, à côté de la jeune fille qui dissimulait son visage derrière un voile,

entouré de paysans, d'oies, de bœufs et de charrettes. Un paysan, peut-être un peu trop brun pour le pays — peau blanche, yeux bleus, presque tout le monde était blond autour de nous —, passa à côté de moi en marmottant tout bas ce qui me parut être un Ave Maria. Il pressa le pas comme pour rattraper quatre de ses compagnons, eux aussi maigres et foncés de teint, qui marchaient devant lui.

Nous arrivâmes presque en même temps devant les sentinelles postées sur le pont-levis, les quatre hommes qui allaient devant, le retardataire, la jeune fille à la coiffe et moi. Il n'y avait qu'un gros caporal rubicond, drapé dans une cape noire, et un autre soldat qui portait une longue moustache blonde. Je m'en souviens fort bien car il dit quelque chose en flamand, sans doute un compliment un peu leste, à la jeune fille qui se tenait à mes côtés. Son rire gras s'étouffa bientôt quand le paysan aux Ave Maria sortit une dague de son pourpoint et s'occupa de lui trancher la gorge. Le sang jaillit à gros bouillons, si fort qu'il éclaboussa ma besace au moment où je l'ouvrais et où les quatre autres, dans les mains desquels des dagues étaient apparues avec la vitesse de l'éclair, saisissaient les pistolets qu'elle contenait. Le gros caporal ouvrit la bouche pour donner l'alarme. En vain. Avant qu'il n'ait eu le temps de prononcer une syllabe, les nôtres lui mirent une dague en travers de la fraise, lui ouvrant une

large boutonnière entre les deux oreilles. Quand il tomba dans le fossé, je m'étais débarrassé de ma besace et, ma dague entre les dents, je grimpai comme un écureuil sur un montant du pont-levis tandis que la jeune fille – elle ne portait plus de coiffe à présent et elle s'était transformée en un garçon de mon âge qui répondait au nom de Jaime Correas – escaladait comme moi l'autre côté du pont-levis pour couper les cordes et bloquer le mécanisme avec des coins de bois.

Oudkerk s'éveilla comme elle ne l'avait jamais fait dans son histoire. Les quatre hommes aux pistolets et celui de l'Ave Maria s'éparpillaient déjà dans le bastion, donnant des coups de dague à gauche et à droite, tirant sur tout ce qui bougeait. Le pont était bloqué. Mon compagnon et moi nous nous laissâmes redescendre à terre. De la berge de la digue montait une clameur rauque : le cri de cent cinquante hommes qui avaient passé la nuit dans le brouillard, de l'eau jusqu'à la ceinture, et qui en sortaient maintenant en hurlant « Saint Jacques ! Saint Jacques !... Espagne et saint Jacques ! », décidés à se réchauffer par le sang et le feu. L'épée au poing, ils remontèrent le terre-plein, coururent sur la digue jusqu'au pont-levis, s'emparèrent du bastion, puis, terrorisant les Hollandais qui tournaient en rond comme des oies affolées, entrèrent dans la petite ville où ils se mirent tranquillement à égorger.

Aujourd'hui, les livres d'histoire qui parlent de l'assaut d'Oudkerk comme d'une tuerie, qui dénoncent la *furia española* à Anvers et tout le saint-frusquin, soutiennent que, ce matin-là, le Tercio de Carthagène se comporta avec une singulière cruauté. Mais il se trouve que j'y étais. Bien sûr, les premiers moments furent une boucherie sans quartier. Mais, je vous le demande, de quelle autre façon prendre d'assaut avec cent cinquante hommes une place hollandaise fortifiée, défendue par sept cents soldats ? Seule l'horreur d'une attaque surprise et sans pitié pouvait briser d'un coup l'échine des hérétiques. Nos hommes s'y employèrent avec toute la rigueur professionnelle de l'infanterie espagnole. Notre mestre de camp, Don Pedro de la Daga, nous avait donné l'ordre de tuer beaucoup et bien au début, pour terroriser les défenseurs et les obliger à se rendre sans tarder. Le sac de la ville attendrait que la prise soit bien assurée. Je vous épargne les détails. Il suffira de dire que ce n'était partout que va-et-vient de tirs d'arquebuse, cris et coups d'épée. Pas un Hollandais mâle de plus de quinze ou seize ans, parmi ceux que rencontrèrent nos hommes au début de l'assaut alors qu'ils se battaient, s'enfuyaient ou se rendaient, ne survécut pour raconter la bataille.

Notre mestre de camp avait raison. La panique de l'ennemi fut notre première alliée et nous n'essuyâmes guère de pertes. Dix ou douze tout au plus, en comptant morts et blessés. Ce qui n'est pas grand-chose, pardieu, quand on pense aux deux cents hérétiques que les villageois enterrèrent le lendemain. Bref, la place tomba toute mûre entre nos mains. Le gros de la résistance se manifesta à la maison communale, où une vingtaine d'Anglais se réfugièrent avec un semblant d'ordre. Personne ne les avait invités à tenir les cordons du poêle, mais les Anglais étaient devenus alliés des rebelles depuis que notre roi avait refusé à leur prince de Galles la main de l'infante María. Quand les premiers Espagnols arrivèrent sur la grand-place, le sang dégouttant de leurs dagues, de leurs piques et de leurs épées, les Anglais les accueillirent avec une salve de mousquets tirée du balcon de la maison communale. Les nôtres le prirent très mal. Un peu de poudre, d'étoupe et de poix, et ils mirent le feu à l'hôtel de ville avec les vingt Anglais qui s'y trouvaient, puis ils les attendirent à la sortie avec leurs épées et leurs arquebuses. Mais tous ne sortirent pas.

Ce fut ensuite le sac de la ville. Selon les anciens usages militaires, les vainqueurs pouvaient mettre à sac les villes qui ne se rendaient pas dans les règles ou qui étaient prises d'assaut. Appâté par la perspective du butin, chaque soldat en valait dix et jurait comme cent. Comme Oudkerk ne s'était pas rendue

– le gouverneur hérétique était mort d’un coup de pistolet dès les premiers moments de l’attaque et l’on s’occupait maintenant de pendre le bourgmestre sur le pas de sa porte – et que, pour parler en langage cru, nous avions pris la ville avec nos couilles, nous n’attendîmes pas qu’on nous en donnât l’ordre pour entrer dans les maisons qui avaient l’heur de nous plaire, c’est-à-dire toutes. Nous en sortions chargés de ce qui excitait notre convoitise, ce qui donna lieu, comme vous pouvez bien l’imaginer, à des scènes pénibles : les bourgeois, flamands ou autres, se rebif-fent quand ils se voient dépouillés de leurs biens. Il fallut en convaincre plus d’un à la pointe de l’épée. Les rues furent bientôt pleines de soldats qui allaient et venaient chargés d’objets les plus divers, dans la fumée des incendies : rideaux foulés aux pieds, meubles défoncés, cadavres – beaucoup sans chaussures ou tout nus – dont le sang s’étalait en flaques sombres et glissantes que venaient laper les chiens. Vous imaginez la scène.

On ne fit pas violence aux femmes, du moins pas avec l’assentiment des officiers. On ne s’enivra pas non plus, l’ivresse accompagnant souvent la violence jusque chez les soldats les plus disciplinés. Les ordres étaient tranchants, comme le fil d’une épée de Tolède : notre nouveau général en chef, Don Ambrosio Spínola, ne voulait pas envenimer les choses avec une population qui en avait assez des

pillages et des coups de main et n'aurait pas supporté que par-dessus le marché on force ses femmes. Si bien que la veille de l'attaque, pour rafraîchir les mémoires et parce que deux précautions valent mieux qu'une, on pendit deux ou trois soldats coupables de s'intéresser de trop près aux jupons. Aucune troupe n'est parfaite, pas même celle des apôtres que le Christ avait lui-même recrutée : un le vendit, l'autre le renia et le troisième refusa de le croire. Toujours est-il que, à Oudkerk, la leçon porta ses fruits. Sauf quelques cas de violences isolés – il y eut une autre exécution *ad hoc* des plus sommaires –, inévitables quand on parle de soudards victorieux et ivres de butin, la vertu des Flamandes, réelle ou supposée, demeura intacte. Du moins pour l'heure.

La maison communale brûlait de la cave au grenier. Jaime Correas et moi étions bien contents d'avoir sauvé notre peau à la porte du bastion et de nous être acquittés de notre mission à la satisfaction de tous, sauf des Hollandais naturellement. Dans ma besace, récupérée après le combat et encore maculée du sang frais du Hollandais à la moustache blonde, nous avons mis tous les objets de valeur que nous avons trouvés : de l'argenterie, quelques pièces d'or, une chaîne dont nous avons délesté le cadavre d'un

bourgeois et une paire de magnifiques pichets d'étain, tout neufs. Mon compagnon était coiffé d'un beau morion orné de plumes dont l'ancien propriétaire, un Anglais, avait été dépossédé en même temps que de sa tête. Quant à moi, je me pavanais dans un bon pourpoint de velours rouge, brodé au fil d'argent, découvert dans une maison abandonnée où nous avons fouiné tout à loisir. Comme moi, Jaime était valet d'armée. Ensemble, nous avons suffisamment taillé de la besogne et manqué de tout pour nous considérer comme de bons camarades. Le butin et notre succès devant le pont-levis – que le capitaine de notre compagnie, Don Carmelo Bragado, avait promis de récompenser si tout se passait bien – le consolait du déguisement de jeune paysanne que nous avions tiré au sort et qui lui faisait encore un peu honte. De mon côté, à ce stade de mes aventures flamandes, j'avais décidé d'être soldat quand j'atteindrais l'âge réglementaire. J'étais emporté dans une espèce de vertige, d'ébriété juvénile, goûtant la poudre, la gloire, l'exaltation, l'aventure. C'est ainsi, tudieu, qu'on voit la guerre quand on a autant d'années qu'un sonnet compte de vers et que la déesse Fortune décide de faire de vous non pas une victime – les Flandres n'étaient pas ma terre et leurs habitants n'étaient pas mes gens – mais un témoin. Et parfois aussi un bourreau précoce. Mais je vous ai déjà dit en une autre occasion que la vie à

l'époque, y compris la mienne, valait moins que l'acier qu'on employait pour vous l'ôter. Des temps difficiles et cruels. Des temps durs.

Je disais donc que nous arrivâmes sur la place de l'hôtel de ville et que nous nous y attardâmes un peu, fascinés par l'incendie et les cadavres des Anglais entassés tout nus devant les portes. Beaucoup étaient blonds ou roux, constellés de taches de rousseur. De temps en temps, nous croisions des Espagnols chargés de butin, ou des groupes de Hollandais terrorisés, blottis sous les arcades de la place comme un troupeau, surveillés par nos camarades armés jusqu'aux dents. Nous allâmes y regarder de plus près. Il y avait des femmes, des vieillards et des enfants, mais peu d'hommes adultes. Je me souviens d'un garçon de notre âge qui nous regardait, à la fois sombre et curieux, et aussi de femmes au teint clair et aux yeux grands ouverts sous leurs coiffes blanches et leurs tresses blondes ; des yeux bleus qui observaient, remplis de frayeur, ces soldats à la peau olivâtre brunie par le soleil, moins grands que leurs Flamands, mais barbus et moustachus, la jambe alerte, qui déambulaient le mousquet à l'épaule, l'épée à la main, vêtus de cuir et de métal, barbouillés de saleté, de sang, de boue et de poudre. Je n'oublierai jamais comment ces villageois nous dévisageaient, à Oudkerk comme ailleurs, partagés entre la haine et la peur, quand ils nous voyaient arriver dans leurs

viles, défiler devant leurs maisons, couverts de la poussière du chemin, hérissés de fer, en loques, encore plus dangereux dans nos silences que dans nos vociférations. Fiers jusque dans la misère, comme la *Soldadesca* de Bartolomé Torres Naharro :

*Tant bien que mal
à la guerre, crénom d'un chien,
l'homme doit user de ses mains
et jamais ne manque un réal.*

Nous étions la fidèle infanterie du roi catholique. Tous volontaires, en quête de fortune ou de gloire, parfois hommes d'honneur, mais souvent scorie de l'Espagne, racaille toujours prête à se mutiner qui ne donnait la preuve de sa discipline de fer que sous le feu de l'ennemi. Impavides et terribles jusque dans la déroute, les tercios espagnols, pépinière des meilleurs soldats que l'Europe avait donnés durant deux siècles, incarnèrent la machine de guerre la plus efficace jamais commandée sur un champ de bataille. Mais l'époque n'était plus celle des grands assauts. L'artillerie avait pris une nouvelle importance et la guerre des Flandres s'était transformée en longs sièges, avec leurs mines et leurs tranchées. Notre infanterie n'était plus la splendide milice sur laquelle s'appuyait le grand Philippe II quand il écrivit cette fameuse lettre à son ambassadeur auprès du pape :

Je ne pense ni ne veux devenir seigneur d'hérétiques. Et si tout ne peut se régler, comme je le désire, sans le secours des armes, je suis prêt à les prendre sans craindre le péril, ni la ruine de ces pays, ni celle de tous les autres qu'il me reste, pour faire ce qu'un prince chrétien vivant dans la crainte de Dieu doit faire à Son service.

Et il en fut ainsi, pardieu. Après que les tercios se furent battus trois longues décennies durant contre la moitié du monde, sans y gagner autre chose que pieds gelés et têtes chaudes, très vite il ne resta plus qu'à les voir mourir sur les champs de bataille, comme à Rocroi, fidèles à leur réputation à défaut d'autre chose, taciturnes et impassibles, pendant que leurs rangs se transformaient en ces « tours et murailles humaines » dont parla avec admiration Bossuet. Nous les avons bien fait braire, autant que nous étions. Même si nos hommes et leurs généraux n'étaient plus ce qu'ils avaient été du temps du duc d'Albe et d'Alexandre Farnèse, les soldats espagnols continuèrent un temps d'être le cauchemar de l'Europe, eux qui avaient capturé un roi de France à Pavie, vaincu l'ennemi à Saint-Quentin, mis à sac Rome et Anvers, pris Amiens et Ostende, tué dix mille ennemis lors de l'assaut de Jemmigen, huit mille à Maastricht et neuf mille à L'Écluse en se battant à l'arme blanche, de l'eau jusqu'à mi-corps.

Nous étions la colère de Dieu. Il suffisait d'un coup d'œil pour comprendre pourquoi : troupe farouche et rude venue des terres arides du Sud pour se battre en pays étrangers, hostiles, où il n'y avait pas de retraite possible, où la déroute signifiait l'anéantissement. Hommes poussés les uns par la misère et la faim qu'ils voulaient laisser derrière eux, les autres par l'ambition, la fortune et la gloire, eux à qui pouvait bien s'appliquer la chanson du gentil jeune homme de Don Quichotte :

*Qui me conduit à la guerre ?
Nécessité, misère ;
si j'avais de l'argent
je n'irais point vraiment.*

Ou ces vers, aussi anciens qu'éloquents :

*Le besoin me fait batailler ;
et une fois juché en selle,
la belle Castille s'écartèle
sous les sabots de mon coursier.*

Enfin, nous étions toujours là-bas et nous le fûmes encore quelques années, agrandissant la Castille à la pointe de l'épée, ou comme Dieu ou le diable voulait que nous le fassions. Le drapeau de notre compagnie flottait au balcon d'une maison

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

1. Le Capitaine Alatrisme

Seuil, 1998
et « Points », n° P725

2. Les Bûchers de Bocanegra

Seuil, 1998
et « Points », n° P740

4. L'Or du roi

Seuil, 2002
et « Points », n° P1108

5. Le Gentilhomme au pourpoint jaune

Seuil, 2004
et « Points », n° P1388

6. Corsaires du Levant

Seuil, 2008

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2008. N° 97540 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication